



Ottawa, 21 juin 1902,

Permanente

mon cher Surgeon,

J'ai votre lettre depuis déjà quelques jours, & comme j'étais retenu à ma chambre par la maladie, quand elle m'est arrivée, j'ai eu ample loisir de réfléchir.

Je suis convaincu que vous avez raison surtout en ce qui touche Montréal.

Il m'est déjà revenu
plusieurs indices que la
jalousie des écoles se
rue au côté de l'élément
conservateur. Je n'ai
aucun doute à ce sujet,
& depuis quelque temps
déjà je m'appuie à
trouver les causes de
cet état d'âmes. Pour
le moment je n'en vois
pas d'autres que la
politique que je pourrais
systématiquement
représenter sous des
couleurs fausses par la

presse mises au parti
conservateur, que de la
pimessio elle-même, a
mollement dépendues
par la presse au parti.
Dans la politique que
j'ai poursuivie toute ma
vie, je ne me suis jamais
respiré le sentiment
exclusif de la race. Je me
suis constamment efforcé
d'élargir le parti sur une
base plus large.

C'est cette politique
même qui fait le fond
de toutes les attaques dirigées

contre moi, dans les Débats,
dans le Promier, dans le
Journal, Mond. sans
l'attaque de front, on dit
assez pour faire croire
qu'il en résulte, à ces
jeunes gens qui ne deman-
dent qu'à croire qu'il
peut en résulter.

Tout à moi avec le
premier mot de l'iniquité.
Le parti conservateur ou
se reformer sur l'idée
plus ou moins avancée de
faire une organisation
purement canadienne.



français, & j'ai vu être
 attaqué comme venant
 avec une vengeance
 de fureur. Il me fau-
 drait pour faire face
 à cet rap, une presse
 de tait & de vigueur, mais
 ne l'avons pas.

Les mêmes éléments
 dissolvants existent à
 Québec avec les jésuites,
 mais d'une manière
 beaucoup moins accentuée
 & j'en crois beaucoup moins
 dangereuse.

C'est ce qui est de

quibus j'ai remarqué
ce que vous dites qu'il
n'y a plus d'intérêts
de cohésion. Ceci s'appli-
que sous toute une
forme vides au parti.
J'avoue qu'ici il me
paraît. Je sais qu'il existe
quelques dissensions dans
vos rangs, mais elles m'ont
fait l'effet - à distance -
de n'être rien que des
querelles personnelles, que-
relles qu'il est à peu
près impossible d'éviter.

Le mal me parut profond
à Montréal, il me parut
tout de surface à Québec.

Dans ce qui précède
je me ai indiqué une
manière de voir. N'allez
pas maintenant le service de
me donner toute votre pensée.
Vous n'avez fait que me
signaler l'état de choses
qui existe à Montréal & à
Québec. Suis-je moi savoir
si vous vous accordez avec moi
sur les causes de cet état
alarmant, & surtout laissez
moi savoir sur ce que
dans votre opinion, il faudroit

faire.

Acceptez mon cœur
Suzanne, mes sincères
et reconnaissants
plus reconnaissants me
vous ne pensez, j'espère, mes,
mais de grâce, ne vous
contentez pas d'en rester là,
à croire une fois, donnez,
moi, toute votre pensée.

Votre tout dévoué
Wigand Amis